Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1907)
Heft: 60

Artikel: Une aventure de Napoléon
Autor: Blum, Ernest
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-256845

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

que nos lois récentes et si vite caduques, qui ressemblent aux pompeux décors de nos expositions périodiques, plâtras cimentés de pots de vin, que pourrissent les premières pluies d'hiver.

Malgré les outrages de l'âge, malgré les griffes du lierre qui peut étouffer un chêne plusieurs fois centenaire, mais qui restent impuissantes contre des pierres datant des Croisades, ils tiennent bon, les clochers de l'ancienne France, et, jamais découragés, ils persistent à nous ordonner la prière et l'espérance et sans cesse ils nous montrent le ciel de leur immuable geste de granit !

Vous êtes bien optimistes, ô vieux clochers !

Ce que redoute pour vous le poète qui vous aime, ce n'est pas le retour de la tyrannie sanguinaire et sacrilège dont vous avez souffert autrefois. Non, c'est la tyrannie telle que la pratique si bien nos sectaires, c'est la tyrannie prudente, hypocrite et dissimulant ses grimaces de haine sous le masque de la loi.

Les ennemis de Dieu éviteront autant que possible, j'en ai le pressentiment, les mesures de rigueur trop apparentes, les actes de destruction violente et scandaleuse. Mais ils vont plus que jamais répandre le mensonge et la calomnie contre les catholiques, les dénoncer comme des factieux. Il est si facile d'égarer l'opinion, d'intimider les faibles, de tromper les crédules, de refroidir tout à fait tant de cœurs si tièdes déjà !

A quoi bon souffler sur la lampe de ce sanctuaire, diront-ils, puisque, faute d'huile, elle va s'éteindre ? A quoi bon fermer cette église, puisque l'herbe des solitudes verdit déjà les degrés de son parvis ? D'ailleurs nos maîtres sont puissants ; leurs mains sont pleines de faveurs. Ils les prodigueront largement aux renégats, encourageront par tous les moyens les lâchetés et les désertions.

Ne partagez-vous pas un peu mes craintes, bons clochers ? Que se passe-t-il dans ce village sur lequel, au déclin du jour, l'un de vous étend son ombre pieuse ? Elle est vide, la pauvre paroisse, et par ce matin de dimanche, quelques bonnes femmes à chapelet et bien peu, trop peu d'enfants assistent à la messe, tandis que dans le cabaret voisin, tous les hommes écoutent, bouche béante, un camelot de la politique qui déclame son boniment contre les curés. Et dans cette riche et belle cité, si les églises sont à peu près pleines, où vont tous ces promeneurs, où courent ces voitures, ces automobiles où se rue cette foule innombrable ? Au plaisir, au seul plaisir.

Je vous l'avoue, vieux clochers, je ne m'effraie pas des persécutions ; elles ravivent la foi. Je n'ai peur que de l'indifférence et de l'abandon.

Mais, j'ai tort et, malgré ma bonne volonté, je suis un bien imparfait, un bien médiocre chrétien. Votre douce sérénité, votre calme imposant, ô clochers, me ramènent à la vérité, et votre immobile doigt de pierre me montre où est le salut. Je rougis, j'ai honte et je me repens, car j'allais commettre le pire des péchés, le péché contre l'espérance.

Non, vous ne périrez pas, vous ne serez pas renversés ou livrés aux profanateurs. Dieu interviendra ! Dieu entendra tant de prières qui montent vers Lui, tiendra compte de tant de misères et de douleurs acceptées en esprit de pénitence ! Il est impossible qu'Il ne vienne pas au secours de cette nation qu'Il a chérie entre toutes, de la fille aînée de son Eglise.

Un événement extraordinaire — un miracle, s'il le faut — se produira ; mais les cloches appelleront encore le peuple vers le Sacrifice immortel et sublime, seul moment pendant lequel les riches et les pauvres, les grands et les petits jouissent d'une parfaite égalité, étant tous si humbles en présence de Dieu. Elles sonneront encore — oh ! n'est-ce-pas ? — pour le nouveau-né qu'on présente au baptême, pour les blanches processions d'enfants qui vont connaître la divine douceur de la communion, pour les fiancés chez qui la bénédiction du Prêtre purifiera l'œuvre de la chair, pour les cercueils autour desquels les gémissements de la liturgie demanderont la récompense de l'âme envolée, le repos éternel, la paix dans la lumière.

Si les chrétiens de France ne défendaient pas leurs églises et leurs clochers avec une énergie irréductible, ce serait, pour notre malheureux pays, un premier pas vers le retour à la barbarie. Mais, je le répète, il est impossible que des Français abandonnent ces monuments et ces symboles d'une foi qui fut leur force dans tous leurs actes et leur consolation dans toutes les épreuves.

Nous défendrons nos clochers. Je ne suis qu'un pauvre homme, capable encore, hélas ! de bien des défaillances, mais nul, plus ardemment que moi, ne fait cette prière quotidienne : « Mon Dieu, protégez et sauvez l'Eglise de France ! »

Je l'adresse d'abord, cette prière, à Celui qui revit chaque jour, dans l'Eucharistie, sur les autels menacés ; mais je l'adresse aussi à la Vierge Marie dont la bonté maternelle est le refuge des pécheurs comme moi.

Elle intercédera, j'en suis sûr, en faveur de ces clochers qui rappellent trois fois par jour le Salut de l'Ange à la future Mère de Dieu. Quel charmant et poétique usage ! Il m'a dicté quelques uns des moins méchants vers qu'ait tracés ma plume :

C'est dans les champs qu'il faut entendre l'An-
[gelus,
Alors que chaque note argentine s'élance
Et se répand dans le grand ciel plein de silence.
C'est par un calme soir de la belle saison
Quand le bon vieux clocher, debout sur l'hori-
[zon,
Semble de ses sons clairs bénir les toits de
[chaume,
Quand la nature a l'air de prier, quand l'arome
Des foins coupés s'exhale, exquis parmi l'air
[pur,
Et quand on s'imagine, en regardant l'azur,
Assombri, mais que pas un nuage ne voile,
Que chaque tintement fait éclore une étoile.

Ah ! Sainte Vierge, le vieux poète a pour vous la dévotion naïve d'un petit enfant, et il vous prie de tout son cœur. Sauvez les clochers français !

François Coppée.

Une aventure de Napoléon

Les souverains, jadis, aimaient beaucoup à imiter Haroun-al-Raschid.

Napoléon Ier se déguisait volontiers, afin de se renseigner par lui-même sur ce que le peuple pensait de lui et de sa gloire ; du moins, les petits historiens de son temps le racontent-ils.

J'ai vu jouer dans mon enfance, au cirque olympique du boulevard du Temple, une pièce militaire où se trouvait un tableau qui m'est resté dans la mémoire.

Ce tableau mettait en scène une anecdote prise, je crois bien, dans les souvenirs de Marco Saint-Hilaire, ancien page de l'empereur.

La chose se passait dans un modeste café du Marais. Napoléon, déguisé en bourgeois, suivi de son fidèle Duroc, également déguisé, entrait et se faisait servir à déjeuner tout en écoutant ce que disaient les habitués qui, du reste, ne disaient rien de bien extraordinaire.

Au moment de payer la note, l'empereur s'apercevait qu'il n'avait pas d'argent sur lui. Duroc se fouillait et, à son tour, constatait qu'il avait également oublié sa bourse !

Que faire ?

Duroc s'approche de la dame du comptoir, qui est la maîtresse de l'établissement, et lui avoue leur embarras.

La dame, vieille et revêche, prend très mal la chose : elle traite les deux inconnus de filous et parle d'envoyer chercher la garde !

---

de source officieuse, que Daniel Morsans avait eu avec le ministre des beaux-arts une longue entrevue, où il avait déclaré qu'il retirait son opéra de *Vercingétorix*, alors en pleine répétition à l'Académie nationale de musique.

Le haut fonctionnaire chargé de protéger à la fois les beaux-arts, l'instruction publique, les cultes et différentes autres choses tout aussi disparates, était aussi connaisseur en musique que les chevaux de son coupé. Mais en sa qualité d'ancien professeur de faculté, c'était un homme de bonne compagnie et qui estimait fort le talent, même lorsqu'il ne venait pas en droite ligne de l'Ecole normale. Il avait eu la satisfaction d'attacher lui-même à la boutonnière de Daniel la rosette d'officier de la Légion d'honneur, fier, avait-il dit, de faire un officier qui n'avait pas trente ans, « Le rajeunissement des cadres, » avait-il ajouté finement.

Ledit ministre fut fort marri de cette décision imprévue. Il appela à la rescousse le directeur des beaux-arts, — celui-là ne se connaissait qu'en peinture, — et le chef du bureau des théâtres, qui eût semblé mieux placé aux cultes, car il s'appelait M. des Eglisettes.

— Mais c'est impossible, s'écria M. des Eglisettes ! Vous ne pouvez nous mettre dans un embarras pareil ! Songez, cher maître, que le *Vercingétorix* sera un succès colossal, un succès monstre. A l'avant dernière répétition, l'orchestre était tellement emballé qu'il s'est applaudi lui-même pendant un quart d'heure. Il est déjà bien assez fâcheux que l'on soit obligé de répéter sans la présence de l'auteur, comme on le fait depuis quelque temps, surtout lorsque l'auteur, ajouta-t-il en s'inclinant profondément, est le génie même de l'art.

Le ministre insista vivement. Il fit une allusion transparente à la cravate de commandeur. Le directeur des beaux-arts fit remarquer que les décors était commandés, commencés, de fortes dépenses engagées ; que l'attraction exercée sur le public par l'escalier de M. Garnier était fortement contrebalancée par la cherté du prix des places ; que les recettes baissaient ; qu'on avait beau jouer des nouveautés telle que *la Favorite* et *Lucie de Lammermoor*, rien n'y faisait ; et que seules les œuvres de Daniel Morsans avaient le don de les faire remonter.

(*A suivre.*)

Napoléon et son fidèle Duroc sont désolés : va-t-il falloir trahir leur incognito ? C'est bien dur pour une note de 14 francs ! car la note du déjeuner se monte à cette somme ; les deux consommateurs n'ont vraiment pas fait une dépense impériale, ni royale, ni même présidentielle !

Alors, le garçon, un modeste employé qui les a servis, intervient :

— Ma foi, dit-il, ces deux Messieurs ne me font pas mauvais effet ; ils ont même l'air plutôt de braves gens ; je vais payer les 14 francs pour eux ; si je me trompe, eh bien, tant pis ! je n'en mourrai pas !

Et il paye la note.

Napoléon et Duroc, pardon le fidèle Duroc, s'en vont ; mais, au bout de quelques minutes, le fidèle Duroc revient, au grand étonnement de la dame du comptoir et des habitués, qui se sont beaucoup moqués du beau geste du garçon et lui ont prédit qu'il en serait certainement pour son avance.

Duroc demande à la dame :

— Madame, votre café est-il à vendre ?

— Cela dépend du prix, répond la dame en gouaillant ; cela sera toujours plus de 14 francs !

— Combien ? Dites la somme que vous en voulez.

— Trente mille francs ! pas un sol de moins !

— Les voici, fait Duroc en tirant son portefeuille, et je donne le café, de la part de mon compagnon, à votre garçon, pour le récompenser d'avoir eu confiance en nous !

— Votre compagnon, qui est-ce donc ?

— L'empereur !

Et ici, les auteurs, ou Marco Saint-Hilaire, ancien page de l'empereur, ou l'histoire, ont prêté à la dame une exclamation amusante et probablement vraie.

La malheureuse femme, terrifiée, effarée, prête à défaillir à cette révélation, ne trouve pas autre chose à articuler, en effet, que ces mots :

— Au secours ! au secours !

ERNEST BLUM.

AVANT LE PRINTEMPS

Les jours grandissent : bientôt la nature va se réveiller doucement et le cœur du laboureur se dilate à ce qu'il croit être les premières effluves du printemps.

Mais les vieux se montrent méfiants et craignent, comme ils disent, « les ruades de l'hiver qui s'en va » ; ils savent par expérience la gravité de ces sortes d'accidents ; il suffit d'une gelée noire pour compromettre les récoltes, et « tuer la poule dans l'œuf ».

Voilà pourquoi, quelle que soit sa hâte de voir l'hiver s'en aller, le laboureur agit comme s'il devait durer jusqu'à la date marquée. Somme toute, le calendrier a raison de mettre l'équinoxe vers la fin de mars et les laboureurs n'ont pas tort d'agir en conséquence.

Donc jusque là on ne se pressera pas pour faire les semis ; ils sortent mal quand on les emprisonne dans une terre trop froide ; ceux qu'on opère quand le sol est réchauffé prennent infailliblement l'avance. Il n'y a d'exception que pour certains blés d'automne qu'un hiver précoce a empêchés d'être semés à temps ; on les appelle alors blés de février, parce que l'usage est de les semer dès le premier beau temps, et quand la terre est un peu ressuyée, afin qu'ils aient le temps de taller avant que la chaleur les pousse.

De ce nombre sont : le blé bleu de Noé, le blé gros bleu, le blé de Bordeaux, le Japhet et généralement tous ceux qui mûrissent tôt.

Quant aux vraies céréales de printemps blés, avoines ou orges, attendons le mois de mars.

Aussi bien, le travail ne manque pas, à la sortie de l'hiver.

Les labours de défoncement sont-ils finis ?

C'est peu probable.

Les transports de terreaux, de gadoues et autres engrais volumineux ?

N'oublions pas qu'il n'y a pas de meilleure fumure pour les prairies qu'un bon terreautage avec un compost calcaire qu'on a préparé toute l'année précédente, en faisant décomposer ensemble tous les débris de la cour et de la cuisine. Ce terreau réchaussera les plantes après la gelée et leur fournira une abondante provision de nourriture.

A propos de prairies, avons-nous songé à enlever les feuilles des arbres et les débris de bois qui les encombrent ? Ce sont là matériaux acides qui ne valent rien pour les bonnes plantes ; et, d'ailleurs, ils gêneront la faulx ou la faucheuse, quand leur temps sera venu, comme aussi les taupinières si l'on n'a pas soin de les abattre et de les disperser.

Beaucoup de prairies ne peuvent jouir de l'irrigation qu'à cette saison, car ce n'est que maintenant que l'eau abonde. La meilleure est celle qui vient du champ d'en haut ; car elle l'a lavé et s'est chargée de principes fertilisants qu'elle ne demande pas mieux que de répandre sur le pré voisin, avant de s'écouler vers la rivière, qui l'emportera dans la mer. Toutefois, là encore, prenons garde au froid ; l'eau glacée ne vaut rien dans le gazon. En temps de gelées, point d'eau, sinon beaucoup, sur le pré ; s'il y en a beaucoup, elle forme couverture et protège les plantes.

Ensuite, vous répandrez, s'il y a lieu, 500 kilos de scories de déphosphoration, 300 kilos de kaïnite par hectare, à moins que vous n'ayez à votre disposition 500 kilos de cendres de bois ; c'est là une fumure riche en chaux, en acide phosphorique et en potasse : rien de mieux pour les prairies tant naturelles qu'artificielles.

Les céréales de printemps attendent leur fumure de printemps.

Réservons le fumier pour les pommes de terre ; d'ailleurs, on ne pourrait pas l'enterrer sur un blé d'automne ; répandu en couverture et restant au contact de l'air, son azote s'évaporerait en pure perte, sous forme d'ammoniaque.

Les céréales vont désormais parcourir rapidement le cycle de leur existence ; on les moissonnera suivant région : en juin, juillet, août. Par conséquent, il leur faut un engrais actif, qui agisse rapidement ; le mélange, suivant par hectare : 200 kilos de nitrate de soude, 150 kilos de chlorure de potassium, 400 kilos de superphosphate.

Si le blé est très vert et paraît jouir d'une santé exubérante, supprimons le nitrate, d'autant plus que cette année, il est très cher ; heureux ceux qui pourront l'économiser ; par exemple, en le remplaçant par des engrais liquides, purin ou autre. Le superphosphate augmente aussi, sous prétexte que les frais généraux des fabriques ont augmenté. D'où il résulte que c'est toujours, en dernier ressort, l'agriculture qui paye la note, même, quand c'est l'industrie qui la reçoit.

Au sujet des engrais commerciaux, faut-il rappeler qu'il y a avantage à ne pas attendre le dernier moment pour se les procurer ?

Vous avez bien quelques arbres fruitiers ?

Si oui, c'est bien le moment de les débarrasser des parasites qui les rongent ; grattez l'écorce avec un gant de fer et badigeonnez avec un lait de chaux. Trouvez-vous que cela leur donnera une couleur blanche désagréable ? Remplacez le lait de chaux par une solution concentrée de sulfate de fer, à 30 ou même 50 0/0, un peu moins forte sur les jeunes branches, un peu plus concentrée sur les vieux troncs. La solution faible (4 0/0) de lysol ou de crésyl, fait aussi très bien.

Si vous n'avez pas d'arbres fruitiers, quel dommage ! plantez-en. La sortie de l'hiver convient tout à fait pour ouvrir les tranchées ou les trous dans les terres légères, en février-mars, on fera la plantation. En plantant chaque année, et suivant un plan préconçu, quelques arbres fruitiers, on se trouve bientôt à la tête d'un magnifique verger, qui fera l'orgueil du planteur et la joie de ses enfants. D'ailleurs, vous savez qu'en certaines régions, notamment dans le Midi, il n'y a point de récolte plus fructueuse que celle des fruits.

Petite chronique domestique

La grippe. — Carie dentaire chez les enfants. — Nos parasites.

On s'est endormi le soir en excellente santé. Le matin, on se réveille brisé, la tête cerclée d'un douloureuse étreinte. Le corps semble avoir été roué de coups. Il y a du larmoiement, de l'oppression, presque toujours de la fièvre, du mal de gorge, plus rarement des vomissements.

C'est la grippe, à l'une des formes de laquelle on a donné le nom d'influenza.

La grippe est éminemment contagieuse. Si l'un des membres d'un famille est atteint, on doit donc l'isoler, autant que faire se peut. Nous ne sommes nullement partisans de la médication pharmaceutique dans la grippe, à moins qu'il s'agisse d'une forme exceptionnellement grave. L'alitement prolongé et la diète lactée suffisent en général à amender les principaux symptômes. On donnera durant les trois ou quatre premiers jours, deux litres de lait au plus par jour, d'abord coupé d'eau de Vichy, puis pur. Ce lait sera donné chaud s'il n'y a pas de désordres du côté de l'estomac, mais froid et même glacé au cas de vomissements ou de crampes épigastriques. Si la soif est vive, nous conseillons la limonade ou le champagne coupé d'eau d'Evian, Contre les maux d'entrailles, on emploiera le benzonaptol, à raison de un cachet de deux grammes toutes les deux heures. Egalement de grands lavements à l'eau bouillie.

Parfois, cette, première période amène des complications effrayantes ; délire, syncope, diarrhéas intenses, écoulements de sang. Comme il existe plusieurs analogies entre ces symptômes et ceux de la fièvre typhoïde, on appellera immédiatement le médecin.

Lorsque la fièvre sera tombée, et que les douleurs caractéristiques du dos, du côté ou de l'estomac auront disparu, on mettra le malade au régime des grogs chauds alternant avec le lait pur.